



**Le Président fédéral Frank-Walter Steinmeier
à l'occasion de la cérémonie commémorative au Bundestag
de la Journée du souvenir des victimes du national-
socialisme
le 29 janvier 2020
à Berlin**

« Aucune jubilation. Aucune joie. Lorsque les premiers soldats de l'Armée rouge ont ouvert les portes du camp, nous n'en avons plus la force. » C'est ce dont s'est souvenue l'une des survivantes, Giselle Cycowicz, la semaine dernière à Jérusalem. « Aujourd'hui nous sommes des survivants », dit-elle. « Il y a 75 ans, nous étions des morts en sursis avec un dernier reste de vie en nous, voués à connaître le même destin que des millions d'autres. « Vous êtes libres ! », nous avaient crié les soldats : « Vous pouvez aller où vous voulez ! » Nous ? Nous – les derniers survivants de nos familles ? Sans parents, sans enfants, sans sœurs, sans frères, sans patrie, sans nom, sans espoir – où pouvions-nous aller ?

Lorsqu'un peu plus tard, dans l'après-midi du 27 janvier 1945, Alexandre Voronzov, un soldat soviétique, passa aux côtés de ses camarades du premier Front ukrainien le portail avec l'inscription cynique « Arbeit macht frei » (Le travail rend libre), il avait une caméra, sa caméra.

Ce sont ses images que nous connaissons comme étant les premières images filmées après la libération du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Des images d'enfants qui tendent leurs bras au caméraman pour lui montrer le numéro tatoué les identifiant comme prisonniers : des êtres sans destin portant un numéro de matricule, marque au fer rouge d'une tentative de déshumanisation. Ce sont des images d'horreur sans borne, les images d'un crime allemand.

Lorsque, plusieurs décennies plus tard, Alexandre Voronzov parla de ce qu'il avait vu ce jour-là à travers l'objectif de sa caméra, il dit : « Le temps n'a aucun pouvoir sur ce souvenir. »

Monsieur le Président Rivlin, avant-hier, nous avons passé ensemble le portail du camp d'Auschwitz. Jamais pénétrer quelque part

ne m'a paru aussi difficile. Jamais je n'ai été aussi reconnaissant d'avoir un ami à mes côtés.

Les images du soldat soviétique sont apparues devant nous. Les histoires des survivants retentissaient à nos oreilles. Trois d'entre eux venant d'Allemagne nous ont accompagnés à Auschwitz et nous ont relaté l'histoire de leur survie. En tant qu'enfants, seuls, arrachés à leurs parents, dans l'enfer mortel. Ceux qui s'imaginent, ne serait-ce qu'un instant, la solitude d'un enfant à Auschwitz mesurent peut-être ce que cela signifie en tant que survivant de retourner aujourd'hui à cet endroit. Monsieur Gardosch, Monsieur Taussig, je vous suis reconnaissant de nous avoir accompagnés. Et tous nous vous remercions, vous les survivants, d'être venus ici aujourd'hui !

Je vous suis également reconnaissant, Monsieur le Président Rivlin. Merci de m'avoir autorisé à prendre la parole en tant que représentant de l'Allemagne il y a quelques jours à Yad Vashem ; merci de m'avoir invité à me tenir à vos côtés à Auschwitz quand nous avons commémoré la libération ; merci d'être venu d'Auschwitz avec moi à Berlin pour prendre la parole ici au Bundestag.

Le fait qu'un président israélien parcoure aux côtés d'un Allemand le chemin douloureux de la mémoire ; le fait qu'un président israélien parle aujourd'hui devant cet hémicycle, au cœur de notre République – cela suscite en moi une profonde humilité. Cher Reuven Rivlin, c'est un cadeau. Au nom de mon pays, je vous en remercie !

Votre présence ici témoigne de l'amitié entre nos pays, entre Israël et l'Allemagne. Je vous en suis reconnaissant. Mais ce n'est pas tout : je le perçois comme un devoir, le devoir de nous montrer dignes de la main que nous a tendue Israël. La réconciliation est une grâce que nous, Allemands, n'aurions pu espérer, voire même eu le droit d'escompter. Mais nous voulons nous en montrer dignes ! Monsieur le Président Rivlin, nous n'oublierons pas ! Et nous nous tenons aux côtés d'Israël !

La commémoration commune ces derniers jours et ce moment passé ici au Bundestag sont des moments émouvants, pas seulement pour moi. Car nous savons que le temps a du pouvoir sur nous, sur notre mémoire. C'est à nous qu'il incombe de lui résister. C'est à nous qu'il incombe de défendre la mémoire, et la responsabilité qui en résulte, contre toute contestation. C'est à cela que je veux œuvrer, en tant que président fédéral et citoyen de la République fédérale d'Allemagne.

Ma génération a grandi avec les images d'Alexandre Voronzov. Elles nous ont accompagnés. Nous avons été confrontés au souhait de refouler ces images, à la tentative de les nier, à la volonté de les faire oublier. Et malgré tout cela, nous sommes devenus témoins de leur pouvoir sur le temps.

Il est impossible de nier tout ce que montrent ces images et ce que nous ont raconté des personnes comme Elie Wiesel, Bronisław Geremek, Jorge Semprún, Simone Veil, Arno Lustiger, Shimon Peres, Zoni Weisz, Daniil Granin, Ruth Klüger, Anita Lasker-Wallfisch, Saul Friedländer et d'autres ici même au Bundestag. Vouloir refouler, oublier, taire ou banaliser leur témoignage serait se moquer des victimes. Et pour notre pays, cela serait nier cette partie de son histoire et donc sa propre identité.

Car la Shoah fait partie de l'histoire et de l'identité allemandes. Mes prédécesseurs ont pu se référer à ce consensus démocratique ici même. Ce fut un processus de longue durée, un processus de plusieurs décennies marqué par la résistance et les revers. Beaucoup d'Allemands de ma génération n'ont pu faire la paix avec leur pays que grâce à ce travail de mémoire. Qu'il soit aujourd'hui normal dans notre pays de se pencher sur la culpabilité historique n'est aucunement contesté par les démocrates dans cet hémicycle.

C'est ce que voulait Roman Herzog lorsque, il y a plus de 20 ans, il proclama cette journée du souvenir et déclarait ici même que la question n'était plus de savoir si oui ou non, mais de quelle manière il nous fallait nous souvenir.

Nous devons maintenant trouver de nouvelles formes de commémoration pour une jeune génération qui se demande : « Qu'est-ce que ce passé a à voir avec moi et avec ma vie ? »

Nous devons donner de nouvelles réponses aux jeunes Allemands dont les parents et les grands-parents originaires d'autres pays sont venus chez nous. « Vous avez votre histoire, nous avons la nôtre » ne saurait ni ne devrait être une réponse. Non, les leçons de notre histoire peuvent et doivent faire partie de l'identité de tous les Allemands – car la responsabilité du moment présent, nous la portons tous !

Et nous devons faire attention aux mots que nous employons si nous voulons éviter que notre mémoire ne se transforme en un rituel figé. La mémoire a tendance à devenir formelle. Mais c'est justement pour cette raison que notre langue ne doit pas céder à cette tendance. Nous ne pouvons pas nous contenter d'évoquer le caractère inconcevable de la Shoah. Au contraire, nous voulons mesurer l'incommensurable, comprendre l'incompréhensible, pleurer ce qui est perdu – pour les victimes : pour les juifs d'Europe, pour les Sinti et les Rom, pour les persécutés politiques, pour les homosexuels, les malades et les handicapés, pour ceux qu'on qualifiait d'« asociaux » et de « criminels professionnels » pour les rabaisser.

Ceux qui veulent comprendre ces crimes doivent remonter les longs chemins qui ont mené au portail du camp d'Auschwitz. La voie ferrée qui se terminait sur la rampe, les horaires des trains, la

logistique de la mort. Elle fut inventée dans des instances administratives à Berlin, à un jet de pierre d'ici.

Tout cela fut exécuté et mis en œuvre dans plus de mille camps et des milliers de sites d'exécution dans des endroits qui, pour la plupart, sont situés loin à l'est, des endroits dont nombre d'Allemands n'ont encore jamais entendu parler jusqu'à ce jour : Paneriai ou Malyj Trostenez, Mizocz, Chełmno.

Et c'est justement parce que nous savons que dans tous ces endroits, ces crimes ont des répercussions jusqu'à aujourd'hui que nous devons dire devant nos voisins quelle est notre responsabilité historique : ce sont des Allemands qui ont fait cela !

Il nous faut aussi réagir lorsque la mémoire est instrumentalisée. L'écriture de l'Histoire ne doit pas se faire sous le joug de la politique, mais elle a besoin de liberté et d'un échange ouvert entre les historiens. L'Histoire ne doit pas devenir une arme !

Et enfin, ceux qui veulent comprendre doivent se souvenir des racines de la vision du monde national-socialiste : la pensée ethnocentrique, l'antisémitisme et la haine raciale, la brutalité de la langue dans la République de Weimar, la destruction de la raison, l'introduction de la violence comme outil politique, le discrédit du parlement, la démolition de l'État de droit et de la démocratie.

La première phrase de notre constitution dit à tous ceux qui peuvent et veulent la lire ce qui s'est passé à Auschwitz. L'État de droit libéral et démocratique est le renversement de la pensée ethnocentrique. Il est centré sur la dignité humaine de chaque individu. Ceux qui veulent se souvenir, qui veulent honorer la mémoire des victimes doivent donc protéger la démocratie et l'État de droit à chaque fois qu'ils sont mis en question !

Il y a quelques années, mon discours aurait pu s'arrêter là. Nous étions d'accord sur les enseignements du passé et sur une culture mémorielle qui se doit d'être cultivée par nous tous.

Or je crains que notre assurance ne fût trompeuse.

J'aimerais pouvoir dire aujourd'hui avec conviction, surtout devant notre invité israélien, que nous, Allemands, avons compris. Mais comment puis-je le dire quand la haine et le dénigrement se propagent à nouveau, quand le poison du nationalisme s'infiltré dans nos débats, y compris chez nous ?! Comment puis-je le dire quand il est risqué de porter la kippa ou quand les juifs retirent leur menorah quand quelqu'un vient pour relever le compteur ?! Comment puis-je le dire quand, le jour du Yom Kippour, un extrémiste de droite à Halle tue deux personnes et que seule la lourde porte en bois de la synagogue a empêché qu'un massacre d'hommes, de femmes et d'enfants juifs ne se produise ?! Comment puis-je le dire quand ceux qui portent la

responsabilité de cette démocratie – dans les hôtels de ville, les parlements ou les rédactions des journaux – sont attaqués, quand les gens n'osent plus devenir bénévoles dans leurs communes ? Et comment puis-je le dire quand un député de cet hémicycle est menacé de mort à cause de sa couleur de peau ?!

Non, ma crainte n'est pas que nous, Allemands, niions le passé. Ma crainte est que maintenant, nous comprenions mieux le passé que le présent.

Nous pensons que le vieil esprit malfaisant allait s'estomper avec le temps. Mais non : les mauvais esprits du passé ont refait surface sous une nouvelle forme. Et ce n'est pas tout : ils présentent leur pensée ethnocentrique et autoritaire comme une vision, voire même comme la meilleure réponse aux questions en suspens de notre époque.

J'ai bien peur que nous n'ayons pas été suffisamment préparés à cela ; or c'est justement là-dessus que notre époque nous met à l'épreuve ! Cette épreuve, nous devons la surmonter. Nous le devons au regard de la responsabilité historique, nous le devons aux victimes ainsi qu'aux survivants !

Primo Levi a dit : « C'est arrivé et tout cela peut arriver de nouveau. »

Pour lui, le survivant, cette simple phrase était « le noyau de ce que nous avons à dire ». Pour nous, cette phrase n'est pas une théorie, une formule pour les cérémonies commémoratives comme celle d'aujourd'hui. Non, elle nous met à l'épreuve – non pas dans un futur lointain, mais ici et maintenant. C'est pourquoi l'on ne peut tirer un trait sur la mémoire ! Par conséquent, Monsieur le Président Rivlin, aujourd'hui, 75 ans après la libération d'Auschwitz, nous le disons : nous n'oublions pas ce qui est arrivé ! Mais nous n'oublions pas non plus ce qui peut arriver !

J'en suis convaincu : la grande majorité des habitants de ce pays s'engage pour la démocratie et sait quelle est notre responsabilité. Alors assumons-la ! Soulevons-nous contre le vieil esprit malfaisant des temps nouveaux ! Luttons contre l'antisémitisme, contre la haine raciale et la folie nationaliste ! Ne succombons pas à la tentation de l'autoritarisme ! Affrontons-nous avec des arguments et non pas avec la haine ! Vivons et agissons comme de bons voisins en Europe !

Monsieur le Président Rivlin, nous voulons montrer à Israël et au monde que notre pays est à la hauteur de la nouvelle confiance qui lui est témoignée ! C'est la mission qui découle de la mémoire. Pour que ce qui puisse arriver n'arrive pas.